

temps qui prouve que je ne conte pas ici une histoire faite à plaisir!

Cette secte d'artistes *penseurs, primitifs*, a été la partie la plus aiguë et la plus audacieusement élevée de cette espèce de cône où la société d'alors était contenue. C'était sous le directoire et pendant le consulat. Depuis la fin de la terreur, le goût des arts antiques avait remplacé momentanément les sentiments religieux et toutes les distractions sociales et littéraires qui avaient occupé les facultés de l'âme et de l'esprit avant la révolution. C'était comme une représentation du paganisme que la France se donnait. Toutes les classes se confondaient dans les spectacles et au milieu des plaisirs. Dans les jardins publics, les femmes, vêtues à la grecque, allaient faire admirer la grâce et la beauté de leurs formes. Tous les jeunes gens, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus riches, exposaient journellement leurs membres nus, sur les bords de la Seine, et rivalisaient de force et d'adresse en nageant. Au bois de Boulogne il y avait, chaque soir d'été, une partie de barre célèbre; les jours de fêtes, on faisait au Champ-de-Mars des courses à pied, à cheval et en chars, le tout à la grecque; dans les cérémonies publiques, on apercevait des grands-prêtres en façon de Chalchas, des canéphores

comme sur les frises du Parthénon, et, plus d'une fois, j'ai vu brûler, dans les grands carrés des Champs-Élysées, de la poix-résine au lieu d'encens, devant un temple de carton copié d'après ceux de Pœstum. Alors toutes les classes de la société, confondues, se promenaient, riaient, dansaient ensemble sous les auspices de la seule aristocratie véritable que l'on reconnût pour le moment en France, la beauté.

A vrai dire, l'histoire de la *barbe* de mon ami Agamemnon est l'extrait compacte de celle du temps où cet homme a vécu, car il est mort jeune, et sa fin a coïncidé avec celle des fêtes Saturnales ouvertes par le directoire.

Agamemnon mort, tous ses co-sectaires se coupèrent la barbe, remirent des bas et endosèrent de nouveau le vil frac. Bonaparte était déjà là avec son chapeau à trois cornes et l'épée au côté.

Je ne parlerais pas d'une vingtaine de mauvais petits écervelés, maladroits imitateurs de la secte d'Agamemnon, s'ils n'eussent pas porté la barbe. Mais comme ils ne se rasaient point et qu'ils fagotaient leurs vêtements à la grecque ou à la scandinave, ils appartiennent de droit au sujet que je traite. Ceux-là donc, bien que passant la plupart de leur temps en extase devant les vases étrusques, car ils étaient peintres aussi,

s'embrouillaient particulièrement l'esprit avec les poèmes et la mythologie ossianique. Quoique habitant Paris, ils parlaient sans cesse du bruit de la mer sur les récifs et des forêts de Morven. Un soir, après avoir bu un peu trop de bière, qu'ils préféraient au vin parce que c'était plus ossianique, ils résolurent, d'un commun accord, de quitter la cité des vices, Paris, pour aller vivre dans les forêts. Les voilà partis, ayant à leur tête le plus extravagant d'entre eux, chargé d'une guitare, à défaut de la harpe des bardes. Voilà mes gens qui, à force de marche, arrivent au bois de Boulogne et se mettent à réciter et à chanter même la prose de M. Le Tourneur. C'était en automne : nos inspirés n'avaient pas réfléchi que la nuit vient vite, et que les soirées sont fraîches à cette époque de l'année. Surpris donc par l'obscurité et le froid, ils s'avisèrent, dans un accès d'enthousiasme, de se comporter tout-à-fait comme les héros d'Ossian, et, après avoir battu le briquet, ils voulurent mettre le feu à un arbre. Mais à peine la flamme commençait-elle à briller que la gendarmerie, alarmée de ce commencement d'incendie, vint sur les lieux, vous *empoigna* tous les bardes parisiens et les conduisit à la préfecture de police, d'où on ne les lâcha qu'après les avoir fait raser.

Depuis ce temps, 1802, jusqu'à 1825 et 26,

excepté les sapeurs de nos régiments, personne ne s'est promené dans Paris sans avoir fait sa barbe. C'est à la dernière époque que je viens d'indiquer, lorsque la mort de lord Byron en Grèce avait décidément mis à la mode chez nous la délivrance de ce malheureux pays, que l'on vit les jeunes Parisiens s'occupant des lettres et des arts, commencer à laisser croître leurs moustaches, à se coiffer avec la petite toque orientale et à fumer avec des pipes turques, en se tenant tout de travers sur leurs sièges et sur les canapés.

La révolution que Heyne, Winkelmann et Hamilton avaient faite en 1772, par leurs travaux, pour remettre l'antiquité, l'art antique en honneur, et opposer une digue au goût dépravé qui régnait dans toute l'Europe, lord Byron, par ses ouvrages, l'arrêta court, en refit une autre, et imposa aux hommes de son temps un goût tout particulier, *excentrique*, comme disent les Anglais, et qui n'est autre chose que les fantaisies énergiques et fashionables tout-à-la-fois de l'auteur de *Lara* et de *don Juan*. Depuis 1824, tout ce qui a été fait en prose, en vers et en peinture, sur le théâtre ou dans les romans, l'aspect donné aux appartements, la forme des meubles, tout enfin s'est senti et se sent encore de cette volonté fantasque, cruellement impartiale et mo-

queuse, qui se plaît à garrotter le bien et le beau avec le mal et le laid; de cette volonté qui, du même effort, apprécie et déprécie le mérite de chaque être, de chaque objet, de chaque chose; enfin de cette volonté puissante, il est vrai, mais satanique, qui a imprimé aux ouvrages de lord Byron leurs beautés sublimes et leurs tristes défauts. C'est encore aujourd'hui le souffle capricieux de cet homme qui fait voguer depuis les frêles barques jusqu'aux grands navires sur lesquels nos écrivains et nos artistes se confient à l'océan poétique.

L'impulsion donnée aux lettres et aux arts par Byron, quoique excessivement forte, n'ayant cependant frappé qu'en biais, si je puis m'exprimer ainsi, ne peut se faire sentir bien long-temps. En effet, l'expérience a déjà prouvé la vérité de ce que j'avance; car, de l'imitation des ouvrages de ce poète, où il s'est plu à dépeindre les rêveries de personnages fantastiques dont on ne connaît ni le pays, ni le nom, ni précisément les malheurs, on n'a pas tardé, en imitant Walter Scott (car nous autres Français nous avons toujours besoin de quelqu'un qui nous pousse pour faire du nouveau), on n'a pas tardé, dis-je donc, à se jeter dans les pastiches des ouvrages du moyen âge. On a fait des chroniques des douzième, treizième et quatorzième siècles; on a

contrefait le langage de Rabelais, en regrettant beaucoup de ne pouvoir faire revivre celui de Joinville et de Ville-Hardouin; et, non content de remettre en lumière ces curiosités du style ancien, on a compulsé les manuscrits, étudié les miniatures qu'ils renferment, pour donner au surcot, à l'aumonière et aux souliers à la poulaine, tout le degré de réalité possible dans les représentations que l'on en devait faire.

Dans le moyen âge, on portait de la barbe. La fureur que l'on avait eue à Paris pour les Grecs modernes, avait déjà introduit l'usage de la moustache. On laissa pousser la *royale*, et au bout de quelque temps on se décida à être complètement barbu.

Or, c'est en étudiant avec un amour désordonné les peintures des vases étrusques et la statuaire antique, que mon ami Agamemnon et ses imitateurs en sont arrivés à s'habiller à la grecque et à laisser croître leur barbe; de même dans les quatre ou cinq années qui viennent de s'écouler, tous ceux qui ont recherché curieusement les points de centre des ogives, qui se sont passionnés pour les costumes du temps de Charles VI, qui ont étudié les diabolins symboliques et énigmatiques sculptés sur les cathédrales, qui se nourrissent l'esprit de l'*Enfer* du Dante et de l'espèce de mythologie infernale introduite en

Europe par le catholicisme et la chevalerie, tous ceux-là donc apprenant par les manuscrits et les peintures qui les ornent, que les hommes qui vivaient dans les temps où l'on a inventé, chanté, peint et aimé toutes ces choses, portaient la barbe, ont laissé pousser la leur, et, autant que la mode et les bienséances l'ont permis, ils ont même porté et portent encore des habits taillés et ornés comme pendant le moyen âge.

Cependant, il faut le dire, les *gothiques* de 1832 ne sont pas aussi sincèrement enthousiastes du moyen âge que les *antiques* de 1799 l'étaient de la Grèce du temps d'Homère. Ce n'est pas le costume de l'époque d'Alexandre ou même de Périclès qu'a été prendre mon peintre *primitif*, mais celui d'Agamemnon, de Calchas.

Quelle honte pour les écrivains, les peintres, et même un certain nombre de fashionables d'aujourd'hui, épris des charmes du moyen âge, lorsqu'au lieu de les trouver couverts des vêtements des douzième et treizième siècles, temps héroïques de la chevalerie, on les voit adopter l'habit (imparfaitement copié encore) de Henri III, et se donner l'air et la tournure de crispins sombres et préoccupés!

Mais cette différence peut s'expliquer par un mot: nos maniaques de moyen âge ne sont pas si fous qu'ils voudraient l'être, et, par nécessité

comme par goût, ils portent des gants blancs, fréquentent le monde et les salons. Mon pauvre ami Agamemnon avait la société en horreur, parce qu'il y rencontrait des fracs et des bonnets à dentelles, et il s'habillait à la grecque pour régénérer les habitudes, les goûts, les mœurs mêmes de ses contemporains.

A part le degré de bonne foi ou de folie des uns et des autres, et en considérant cette manie qui s'est manifestée en Europe depuis la réformation de Luther, de *restaurer* les mœurs, les croyances, les gouvernements, les goûts, les arts, et jusqu'aux habillements mêmes, d'après de vieux types usés par le temps et les améliorations progressives, on s'étonne que ces tentatives, qui en général ont eu un si mince succès et si peu de bons résultats, séduisent encore périodiquement toutes les jeunes têtes, à chaque génération. Le comique de la chose est de voir les fous enthousiastes venus en dernier, se moquer très-justement et très-raisonnablement de ceux qui les ont précédés. Ainsi je me souviens d'avoir vu mon ami Agamemnon rire à se tenir les côtes, en entendant le récit du repas où M. Dacier, le traducteur d'Homère sous Louis XIV, faillit à empoisonner ses amis avec un brouet noir préparé à la lacédémonienne. Ceux de nos lecteurs qui portent la barbe pointue et des gilets pincés, comme

on en vit, en 1581, aux noces du duc de Joyeuse, ne vont pas manquer de se récrier sur l'inconcevable folie de mon pauvre Agamemnon et de ses co-sectaires. — « Mais c'est un conte que nous brode là l'auteur, diront-ils ; comment est-il possible que des hommes qui n'étaient pas fous à lier, aient eu l'idée de faire revivre les idées, les usages et le costume du paganisme grec, dans un pays chrétien ? Ces idées étaient toutes contraires à nos croyances religieuses ; les pratiques des statuaires grecs et tout le système *artistique* de l'antiquité, basé sur une mythologie et des idées morales pétrifiées aujourd'hui, comme les statues qui en consacrent le souvenir, sont hors d'harmonie avec nos habitudes religieuses et nationales ! — Cela est hors de doute, dira un autre qui à grand'peine s'est donné l'air pâle et échevelé du chevalier Bertram dans *Robert le Diable*, ces gens-là étaient fous avec leur Grèce antique et leurs costumes d'opéra. Mais tout ce qui se faisait alors dans les arts était théâtral. Rien n'était naturel, parce qu'on allait chercher le principe de tout ce que l'on avait à faire ou à dire, hors de notre religion, hors de notre pays, hors de nos mœurs. Nous sommes chrétiens ; disons mieux, nous sommes catholiques. La véritable civilisation moderne date du moyen âge ; elle est née avec les monuments à ogives, avec

les poèmes religieux et chevaleresques de la Table ronde et du Dante. Notre imagination sympathise avec les géants, les nains, les anges, les fées, les diables, les goules et Satan. C'est là qu'il faut retourner pour reprendre la véritable route que les écrivains et les artistes de la prétendue renaissance sous François I<sup>er</sup>, et du classicisme sous Louis XIV, nous ont fait abandonner. Alors nous serons véritablement originaux et naturels dans nos productions, et, si nous nous y prenons avec tant soit peu d'adresse, nous arriverons à être naïfs, soyez-en sûrs. »

Ce qu'il y a de curieux et de très-amusant, en comparant les faits et les discours des barbus de 1799 avec ceux des barbus de 1832, c'est de reconnaître l'analogie qui se trouve dans les plus petits détails des opinions de ces deux sectes. Ainsi à l'Homère des uns s'oppose le Dante des autres ; les premiers voulaient redevenir *primitifs*, les seconds prétendent modestement à la naïveté ; mon ami Agamemnon n'admettait en architecture que les temples de Sicile et de Pœstum, que les vases grecs comme modèles de peinture ; les *naïfs* de nos jours étudient religieusement la cathédrale de Cologne, les peintures de la première école allemande et les vignettes des plus anciens manuscrits. Enfin il n'est pas jusqu'aux

poésies septentrionales et vaporeuses de ce pauvre Ossian, si complètement oublié de nos jours, dont les *naïfs* de ce temps n'aient retrouvé l'analogue dans les ballades anglaises et écossaises du moyen âge, publiées par Percy et mises en œuvre par Walter Scott.

On voit que, sans compter celle de la barbe, toutes ces analogies sont frappantes.

Mais revenons à la barbe et examinons scrupuleusement l'influence qu'elle a pu avoir sur le mérite, les talents et les productions des *primitifs* qui l'ont portée en 1799, afin de préjuger des avantages qu'en retireront les *naïfs* barbuis de 1832. A la première époque, nous voyons que mon ami Agamemnon et ses co-sectaires n'ont rien produit, n'ont transmis aucun ouvrage qui témoigne de leur passage en ce monde, tandis que les deux Chéniers, les Ducis, les De-lille, les Parny, les David, les Girodet, M. de Châteaubriand, M. L. Lemer cier, M. Gérard, M. Gros, M. Ingres, M. Hersent, et quelques autres qui se sont toujours rasés, ne laissent pas cependant d'avoir leur mérite et nous ont donné des ouvrages qui, bien que pour ne pas être à la mode, ont fait et font encore quelque bruit dans le monde.

La barbe, en 1799, a donc été un indice du

mérite que l'on voulait avoir, du génie dont on se croyait doué, mais point du tout d'un talent acquis et réel que l'on possédât.

Or, j'observe que, de nos jours, outre les vivants déjà nommés ci-dessus, MM. de La Mennais, de Lamartine, Casimir Delavigne, Victor Hugo, P. Mérimée, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Robert, Schnetz, P. Delaroché, H. Vernet, Champmartin, E. Delacroix, les frères Johannot, et quelques autres, se rasent.

Porter la barbe longue quand tout le monde se rase n'est donc pas, comme quelques personnes le croient aujourd'hui, un moyen infaillible de devenir naïf, original; d'avoir un talent vrai, fort ou poétique, et de donner une direction nouvelle et heureuse aux lettres et aux arts: cela indique tout simplement que l'on désire avoir ces qualités, ce mérite, et assez souvent que l'on croit les posséder.

Dans tous les pays et chez tous les peuples, la barbe, portée par des hommes isolés au milieu d'une population imberbe, a toujours été la preuve non équivoque d'une prétention de leur part à restaurer, à régénérer quelques vieux usages ou des goûts anciens que le temps avait usés. Depuis qu'Octavien-Auguste avait pris pour lui et donné à la haute société de Rome l'habitude de se raser chaque jour, tous les mar-

86 DES BARBUS D'A-PRÉSENT, ETC.

chands de philosophie, tous les gens qui colportaient de la rhétorique et des vers dans cette ville, ainsi que ces petits républicains entêtés et hargneux qui, sous les empereurs, parodièrent Caton l'ancien et Régulus, se teignaient la figure de cumin, afin d'être bien jaunes, et portaient le bâton, la barbe et des poignards, pour avoir l'air d'être plus vertueux et meilleurs citoyens que les autres.

Les folies des hommes changent de formes ;  
au fond ce sont toujours les mêmes.

DELÉCLUZE.



LA CHANSON  
ET LES SOCIÉTÉS CHANTANTES.



Sans chanter peut-on vivre un jour ?  
(Mélomanie.)

Tout finit par des chansons.  
(BEAUMARCHAIS.)

Notre premier besoin est de rire et fronder.  
En France, on a toujours chanté, et l'on chantera toujours, parce que le caractère distinctif de la nation est la gaieté, qui va trop souvent jusqu'à l'insouciance.

*La chanson* rend meilleur; elle dispose à la